

CHAPITRE I

MALRAUX, LE TEMOIN

A. Témoign de son Temps

Malraux appartient à la génération des écrivains qui se font connaître vers 1930 en même temps qu'Antoine de Saint-Exupéry et George Bernanos. Pour lui, il ne s'agit pas de raconter des histoires dans ses livres, de créer une copie du monde réel mais bien de transmettre un message fondé sur l'expérience de sa vie. Il a trouvé dans ses aventures le sujet de ses romans et il a vécu ce qu'il décrit. Cependant il écrit avec impassibilité; l'auteur n'apparaît pas dans le livre; il regarde hors de lui les héros qui agissent sur ce monde, pour le transformer, et il pénètre dans leur vie intérieure.

Dès sa jeunesse, il se trouve impliqué dans des activités extraordinaires. Il a participé à plusieurs grands mouvements du monde; il était présent aux réunions des dirigeants du Kuomintang, il était mêlé à la guerre civile chinoise. Ces expériences lui ont permis de créer la Condition Humaine à l'occasion des événements survenus en Chine en 1927.

Quand éclate la première guerre, Malraux est un garçon de treize ans. Comme beaucoup d'enfants intelligents, il souffre d'un "nouveau mal du siècle". Il participe à l'angoisse et aux dangers de beaucoup de ses contemporains. Beaucoup de ses aînés ont été tués, mutilés au cours de cette guerre désastreuse. A vingt-cinq ans, Malraux appartient à une génération "perdue" de jeunes gens qui n'ont pas vécu l'héroïsme des combats et sentent que le monde entre dans une époque tragique, tourmentée par le spectre de guerres de plus en plus inhumaines et meurtrières. Il faut confronter consciencieusement cette fatalité; et après, l'auteur pourra découvrir que la mort, un aspect du destin, est absurde.

En plus de cette hantise de la mort, Malraux manifeste dans tous ses écrits, un sentiment de solitude totale et presque incurable et un sentiment d'aliénation dont souffrent beaucoup de ses contemporains. Ainsi se développe une certaine identité entre Malraux et l'homme moderne. Les mêmes démons les possèdent.

Puisque l'homme vit dans le désespoir, qu'il est affamé d'absolu, il devrait chercher une solution. Si à ce moment, l'homme n'a plus confiance en personne, ni même en Dieu, le problème est "Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu, ni Christ ?"¹ L'homme moderne doit chercher les éléments d'une nouvelle foi pour y répondre.

L'écrivain doit d'abord, comme ses contemporains, se poser une question primordiale : comment un homme peut-il conduire sa vie le mieux possible ? Tout homme sent maintenant que sa vie n'est qu'une matière vivante mais valable en soi car "une vie ne vaut rien mais rien ne vaut aussi une vie".² Ensuite, le problème central surgira : comment peut-on trouver un sens à sa vie ? L'homme obtiendra la réponse en commençant par la recherche de la signification de l'homme. "Qu'est-ce qu'un homme?" Telle est la voie d'une recherche lucide d'une image de l'homme d'après Malraux. La réponse est que l'homme est ce qu'il fait, comme dit Vincent Berger dans les Noyers de l'Altenburg. C'est après ses aventures que Malraux peut indiquer vaillamment à son temps ce pouvoir de l'homme. Grâce à cette vérité, l'auteur suggère les moyens d'échapper au tragique et d'approfondir en soi l'humanité.

Pour aider les jeunes gens de sa génération qui ressentent l'angoisse du même drame, l'écrivain affirme que "Agir c'est communier avec son époque, choisir au milieu de

¹ André Malraux, La Condition Humaine (Paris: Gallimard, 1946), p. 58.

² Pierre de Boisdeffre, André Malraux (Paris: Classiques du XX^e siècle, éditions universitaires, 1960), p. 15.

ses instances et de ses menaces, participer."¹ Ce contact avec le réel permet de répondre à la question, posée ci-dessus, de l'homme moderne "transformer en conscience une expérience aussi large que possible."² Tous les héros du livre suivent cette idée, ils agissent jusqu'à la mort incluse, s'il le faut; leurs actes ont le même point de départ : la Révolution. Il semble qu'elle peut remplacer la religion si Dieu est mort car en établissant des contacts dans une action commune, l'homme découvre des valeurs de remplacement : la fraternité, la dignité humaine et le courage. On comprend pourquoi les livres de Malraux sont pleins de ses propres engagements : révolution en Asie, guerre civile en Espagne, résistance contre l'Allemagne hitlérienne.

Malraux, comme Saint-Exupéry et Camus, analyse les caractères de l'homme de ce siècle. Cependant lui seul aboutit à une morale de l'action, à un "humanisme". Mais il doute encore de sa foi en l'homme. Il se demande avec crainte si la foi révolutionnaire peut vraiment guérir l'âme angoissée. Après toutes sortes d'aventures, il fournit à l'homme moderne un moyen nouveau de sortir avec honneur du drame. C'est l'art. Nous trouvons à la fin de la Condition humaine que Gisors, un des héros du livre, est épuisé après la longue aventure de la Révolution car "on ne se venge plus à mon âge."³ Il revient à son premier métier, professeur, mais il enseigne, cette fois, l'histoire de l'art occidental au Japon. Il se tourne complètement vers le monde de l'art, l'univers des statues, de la musique. Malraux, lui aussi se consacre entièrement à la philosophie de l'art qui provoque sa réflexion sur la mort et l'immortalité.

¹A. Boutet de Monvel, André Malraux, la Condition humaine (Paris: Librairie Larousse, 1973), p.5.

²Pierre de Boisdeffre, André Malraux, p. 15.

³André Malraux, La Condition Humaine, p. 279.

En tant que témoin du monde moderne, sans doute Malraux n'écrit-il pas un roman purement littéraire. La Condition Humaine est plutôt un reportage dans lequel jouent des dialogues d'idées. L'essentiel du livre c'est l'affrontement tragique des héros. Gaëtan Picon a dit, "Malraux ne peut qu'annoncer le tragique parce qu'il est un homme tragique."¹ Le fait qu'il est hanté par le tragique de la destinée humaine est typiquement moderne. Son drame est celui de son siècle. Cette ressemblance entre lui et ses contemporains est constante. L'écrivain commence par effacer ce drame par la Révolution et finit en le dépassant par l'art, un anti-destin, qui devient un thème central des romans suivants.

L'œuvre romanesque de Malraux n'est donc pas uniquement d'observation et de fiction; elle inclut un témoignage essentiel. Malraux se situe parmi les premiers écrivains engagés. Nous pourrions le considérer comme le témoin de l'aventure politique, de l'homme du XX^e siècle et du monde moderne si riche en avatars.

B. Rencontre de la Chine et des Chinois

Les expériences d'Extrême-Orient marquent les premières étapes de la quête de Malraux. Dès 1923, il part pour l'Asie afin de faire des recherches archéologiques au Cambodge (recherches fort intéressées d'ailleurs car les statues cambodgiennes se vendent bien à Paris, et valent bien les inimitiés que provoque leur recherche). Deux ans plus tard, il collabore aux mouvements révolutionnaires d'Indochine. Puis, il se rend en Chine; il y rencontre Borodine, le conseiller russe de Chang-Kai-Shek; ensuite il visite Hong Kong et Canton. Sans aucun doute Malraux possède une information de première main sur les événements de Chine de cette époque. Ce pays lui offre les faits historiques qui vont lui permettre d'articuler ses

¹Gaëtan Picon, Malraux par lui-même (Paris: Editions du Seuil, 1960), p.24.

idées. En face de la situation concrète et récente de la révolution chinoise, la Condition Humaine va se centrer sur les événements de l'insurrection communiste de Shanghai en 1927. Il possède donc l'autorité nécessaire pour parler des ravages de la guerre civile en Chine dans son récit, qui atteint d'un coup la célébrité. Ce roman se présente, à certains égards, comme un roman historique contemporain.

Depuis la fin du XIX^e siècle, des factions militaires se répartissent la Chine selon leur foi politique. Le Sud, traditionnellement nationaliste, devient l'ennemi de la dynastie mandchoue de Pékin. La révolte contre celle-ci est dirigée par Sun-Yat-Sen, fondateur du Kuomintang. Après la proclamation de la République par Sun-Yat-Sen en 1911, le Nord est partagé entre de puissants aventuriers, tels que Tchang-Tso-Lin, Wou-Pei-Fou ... Leur pouvoir s'étend sur tout le Nord du Fleuve Bleu. Quant au Sud, il est conquis par l'armée du parti révolutionnaire, le Kuomintang. Sun-Yat-Sen meurt dès 1925, et le général Chang-Kaf-Shek, nouveau chef du Kuomintang, commande cette armée. Un an après, il quitte Canton, la ville où le Kuomintang avait fondé un gouvernement national chinois, pour aller dans le Nord et y réduire les seigneurs de la guerre. Il réussit à s'emparer de Han-Kéou, où siègent le comité central du parti communiste chinois et la délégation Internationale communiste.

Dans "La Condition Humaine", Han-Kéou est un lieu secondaire où le gouvernement local favorable aux extrémistes est rival de Chang-Kaf-Shek. Cette ville se trouve être ainsi le centre de la gauche révolutionnaire, provisoirement alliée au Kuomintang. Malraux nous informe que la situation y est aussi grave que dans les autres villes de la Chine. Deux cent vingt mille ouvriers y sont réduits au chômage. Au moment où Kyo part pour Han-Kéou, nous pourrions observer quelques coins de la ville la plus industrialisée de toute la Chine. C'est la capitale des sans-travail; quant à ceux qui travaillent, ils

"travaillent quinze heures par jour sans présenter de revendications."¹
 Kyo trouve la concession britannique abandonnée, les entreprises internationales fermées, comme beaucoup de petites boutiques chinoises d'ailleurs. Aucune fumée ne s'élève des cheminées des manufactures de l'Ouest. En effet, une grève a paralysé Han-Kéou, dont les communistes du monde entier attendent le salut de la Chine. Seul l'arsenal travaille. Cet événement désespère Kyo.

Kyo sent que les communistes, auparavant admis au sein du Kuomintang comme leurs alliés, commencent à rompre leur liaison avec Chang-Kaf-Shek. Celui-ci, de fait, décide d'éliminer progressivement les communistes. L'épisode sanglant éclate ainsi à Shanghai.

Le drame de la Condition Humaine se déroule en grande partie à Shanghai, le plus grand port et le centre industriel le plus important du pays; aussi cette très grande ville s'inquiète comme beaucoup d'autres des problèmes politiques et économiques qui se développent. Elle joue un rôle important et symbolique dans l'histoire de la Chine et du mouvement révolutionnaire chinois. Elle reflète la vie sociale et culturelle des Chinois et en même temps les aspirations politiques et sociales des masses qui s'y agitent. Shanghai est aussi devenue l'arsenal de la Chine; et le lieu d'un important trafic d'armes. Après la guerre de l'opium de 1840, les grandes puissances européennes et les Etats-Unis exploitent la Chine. L'Europe et la Russie se joignent pour obtenir des avantages économiques et territoriaux. Les négociants chinois paient des impôts supérieurs à ceux que versent leurs concurrents européens; aucune taxe ne protège le commerce intérieur contre les importations. Les concessions françaises et internationales forment de puissantes cités occidentales à Shanghai et ailleurs. Elles sont administrées par les Européens qui jouissent du privilège d'exterritorialité, et peuvent donner asile aux réfugiés politiques. Dans ces concessions s'installent ainsi toutes sortes d'étrangers, diplomates,

¹ André Malraux, la Condition Humaine, p. 119.

banquiers, hommes d'affaires, policiers, militaires, et aussi agents secrets ou même des vauriens qui organisent des entreprises louches.

Shanghai devient désormais un univers où se côtoient l'Orient et l'Occident, où s'affrontent le communisme et le capitalisme, les rivalités des grandes puissances et des trusts internationaux. Cette ville symbolise l'état des grands ports de Chine comme Tien-tsin, Tsing-tao, avec leurs concessions française, allemande... Sun-Yat-Sen définit la Chine d'alors comme "la colonie et l'esclave de toutes les nations".¹

Telle est la leçon qui ouvre l'histoire moderne de la Chine. C'est aussi le drame douloureux de tous les jeunes chinois. Cette rencontre procure à Malraux sa première expérience cosmopolite. Grâce à elle, il pourra illustrer son récit de couleurs aussi violentes que vraies. Il puisera à Shanghai, comme dans une mine, ses types d'hommes et y découvrira des émeutes.

L'auteur de la Condition Humaine décrit la situation générale et la révolte qui va y éclater le 22 mars 1927. Tchen contemple le va-et-vient des environs du port. Il se demande : "cette ville illuminée resterait-elle possédée comme un champ par son dictateur militaire, louée à mort comme un troupeau, aux chefs de guerre et aux commerces d'Occident ?"² Ainsi la ville est exploitée sans merci, et sans souci de l'avenir, sans pitié pour ses habitants. Malraux emploie le mot "l'ennemi"³ pour indiquer la rivalité et l'opposition qui séparent les exploités de leurs victimes chinoises. "L'ennemi" désigne les gouvernementaux et les agents de l'exploitation européenne, mais non les frères qui souffrent de situations analogues, comme Kyo le Japonais.

¹ Bernard Roussel, André Malraux, la Condition humaine (Paris: Bordas, 1974), p. 23.

² André Malraux, La Condition Humaine, p. 13.

³ Ibid., p. 21.

Malraux fait allusion aussi aux cités satellites de Shanghai, Tchapeï, Pootung, "couvertes d'usines et de misère".¹ C'est toujours à travers les pensées et les regards des héros que l'auteur nous montre la Chine. Il fait remarquer aussi que la Chine est "rongée par le sang comme ses bronzes à sacrifices"², image effrayante ! Gisors proteste contre la présence des étrangers, ces "émigrés de tous pays dont regorgeait Shanghai".³ Pour faire campagne contre les Européens, des syndicats ouvriers sont créés partout. De plus, à l'arrière de l'armée, dans les campagnes, Malraux indique que les communistes commencent à organiser les "Unions paysannes" pour essayer de reprendre les terres tombées aux mains d'usuriers.

Nous avons parlé de la Chine avant 1927, et insisté sur la situation particulière de Shanghai. Maintenant nous allons décrire la condition des Chinois et leurs problèmes sociaux, en prenant encore pour guide la Condition Humaine.

La majorité de la population chinoise est constituée de paysans. Ils cultivent des terres que la plupart ne possèdent pas. Les détails fournis par Malraux sont précis. Les masses paysannes mènent une existence misérable. Elles sont accablées par les impôts et les corvées. Kyo explique cette condition à Vologuine pour qu'il mobilise les paysans, commence la révolution paysanne. Il lui dit "... beaucoup de paysans très pauvres sont propriétaires, mais travaillent pour l'usurier."⁴ Nous pouvons ajouter qu'ils travaillent également pour toutes sortes de créanciers. Ils n'ont aucun système de sécurité, et constituent un vrai prolétariat rural.

¹Ibid., p. 23.

²Ibid., p. 51.

³Ibid., p. 53.

⁴Ibid., p. 121.

Devant une situation si **précaire** le mot d'ordre de Kyo, porte-parole de Malraux, s'impose, "Suppression totale, immédiate, des fermages et des créances".¹ Il faut lancer ce mot d'ordre pour mobiliser les paysans et les amener à exiger la possession des terres qu'ils cultivent.

Les masses rurales suivent aussi bien les ouvriers que les paysans. Les conditions de travail dans les usines chinoises sont pénibles. Les ouvriers chinois travaillent douze à dix-huit heures par jour. Malraux évoque maintes fois cette misère des ouvriers dans les usines de textiles de Shanghai : "Cachés par ces murs, un demi-million d'hommes : ceux des filatures, ceux qui travaillent seize heures par jour depuis l'enfance, le peuple de l'ulcère, de la scoliose, de la famine."²

Les slogans adressés aux ouvriers pour les mobiliser en vue de la grève générale du 22 mars 1927 soulignent ce régime de travail comparable à celui des fabriques anglaises du XVIII^e siècle : "Plus que douze heures de travail par jour ! Plus de travail des enfants au-dessous de huit ans !"³ Même les ouvrières participent à cette grève et portent des bannières : "Droit de s'asseoir pour les ouvrières."⁴

Voici l'idée de Malraux **saisie** à travers la réflexion de Kyo sur la condition de ces ouvriers. "Il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pour quoi il travaille. Il fallait que ce travail prît un sens, devînt une patrie."⁵ Ces quelques lignes révèlent le jugement et la décision de Malraux.

Quant aux femmes chinoises, elles sont plus pitoyables encore. Elles ne sont pas au même niveau que les hommes, elles

¹ Ibid., p. 120.

² Ibid., p. 21.

³ Ibid., p. 69.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 59.

sont toujours inférieures à eux. Dans la Chine ancienne, tous les malheurs s'abattent sur elles. Elles n'ont pas le droit de décider elles-mêmes de leur mariage. May parle d'une "gosse" de dix-huit ans; elle n'exagère rien : cette gosse veut se suicider parce qu'une grand-mère la force à épouser une brute très âgée. La maman dit derrière May, encore sanglante "Pauvre petite! Elle avait pourtant eu presque la chance de mourir."¹ Cette mère n'exagère pas; la condition des femmes est si misérable que Malraux en est heurté, sans faire allusion d'ailleurs aux petites filles vendues, ou même tuées dès leur naissance, par leurs parents comme le prétendent certains récits. Voici un signe du mépris qui accable les femmes : nous le rencontrons dans la bouche même de Tchen; il dit à Gisors son orgueil "de ne pas être une femme"² parce que la femme est une sorte d'esclave.

La situation dégradante et humiliante décrite ci-dessus impose aux chinois un niveau de vie très bas. Sun-Yat-Sen exprime vigoureusement son jugement, "Chez nous, il n'y a que des pauvres et des plus pauvres."³ Pourtant la Chine est riche. Des pauvres attendent que la situation pourrisse pour prendre leur revanche. Ainsi va surgir le combat des Chinois pour que soit reconnue leur dignité d'homme. Les paysans prendront alors les terres et les ouvriers exigeront un autre régime de travail. Malraux a bien choisi Shanghai comme terrain d'observation, pour y étudier l'homme révolutionnaire, et préciser son idéal personnel en face du monde de l'argent.

¹Ibid., p. 42.

²Ibid., p. 54.

³Bernard Roussel, Malraux: La Condition Humaine,

Dans cette ville, où se trouve plus de la moitié du prolétariat industriel chinois, les syndicats lancent trois insurrections. La première éclate en octobre 1926 mais échoue. En février 1927, la deuxième insurrection contrôle plusieurs quartiers populaires. Pourtant elle ne réussit pas et finit par de nombreuses décapitations et des fusillades en masse en pleine rue. Les allusions à ces événements sont nombreuses dans la Condition Humaine. Puis en mars 1927, à l'approche des troupes révolutionnaires de Chang-Kaï-Shek, les syndicats lancent une grève générale. Un chef dans le roman, Kyo, est censé avoir commandé cette insurrection (en fait c'est Chou-En-Lai). Kyo réunit les ouvriers, les syndicalistes, les communistes et les sympathisants.

La veille de l'insurrection, Kyo atteint les concessions. Quelques patrouilles de volontaires européens l'entourent toujours. Les concessions ont pris des mesures défensives. Elles ont été entourées de barbelés dès les premières menaces d'insurrection. "Les troupes de huit nations veillent ici"¹, disaient les journaux européens. Leur affirmation est exacte puisque les Occidentaux et les Japonais y envoyaient des renforts peu après le début des hostilités. Cette défense est beaucoup plus forte que les groupes de "combat révolutionnaire", et que l'armée du Kuomintang qui approchait de Shanghai. Mais les troupes des concessions formaient une force de défense et ne devaient pas intervenir directement dans les luttes chinoises.

A l'intérieur des concessions, les boulevards sont déserts. Mais dans la cité chinoise, des bourreaux armés de sabres et entourés d'escouades de protection parcourent la ville et procèdent sur place à des exécutions sommaires. Ces bourreaux sont des soldats gouvernementaux chargés de faire des rondes, et de décapiter les suspects. "A cette heure, il

¹ André Malraux, La Condition Humaine, p. 25.

n'y avait que les têtes coupées dans les cages noires, avec leurs cheveux qui ruisselaient de pluie".¹ Ces décapitations ont pour but de dissuader toute nouvelle tentative de soulèvement. Cependant dans la ruelle près des maisons européennes, "toutes les boutiques étaient closes: pas un animal dehors, et aucun cri ne troublait le silence... Les bêtes dormaient".²

Enfin à onze heures, le 22 mars 1927, les ouvriers déclenchent la grève générale. La foule chinoise mise en mouvement, surgit de toutes les rues et envahit le refuge de la concession française. Cette grève est "une manœuvre d'armée".³ Et maintenant plus un magasin n'est ouvert. La ville entière est aux aguets.

La troisième insurrection vient de commencer. Le tumulte emplit d'un coup les rues. Une escarmouche se produit entre un avant-poste de la concession française et un détachement chinois. La ville chinoise traversera une nuit de terreur tandis que les concessions internationales et la concession française sont extrêmement calmes. La plupart des habitants obéissent à l'ordre officiel de rester chez eux. Les rues sont virtuellement désertes. Seules, des patrouilles étrangères circulent.

Les insurgés attaquent les postes centraux. Deux cents groupes agitent la ville. Des coups de feu s'échangent partout. Les policiers assiégés lancent eux aussi des grenades. Malgré cette défense tous les postes et les établissements gouvernementaux sont pris. L'arsenal est bloqué. De nombreuses terres des environs sont prises à leurs propriétaires. Les insurgés s'emparent de presque tous les points stratégiques de la ville. Seuls quelques centres isolés, comme le train blindé, près de la gare du Nord, résistent. Cette fois, les insurgés peuvent maîtriser la ville en vingt-quatre heures parce qu'ils s'organisent méthodiquement. Les deux premières parties de la Condition Humaine nous font revivre cette victoire populaire.

¹ Ibid.

² Ibid., p. 36.

³ Ibid., p. 78.

Mais l'armée du Kuomintang s'approche, et l'insurrection victorieuse se trouve menacée par son allié, Chang-Kaf-Shek. En effet, cette insurrection provoque la rupture avec le Kuomintang, et Chang-Kaf-Shek refuse désormais d'accorder des avantages aux communistes. Effrayés de leur puissance, il organise leur suppression imminente. Beaucoup d'insurgés sont blessés ou tués. Il fait exécuter des chefs avec l'appui de la bourgeoisie chinoise et des puissances européennes. C'est alors que certains héros de la Condition Humaine sont brûlés vifs dans une chaudière de la locomotive, incident que Malraux n'oubliera jamais.

Cette rencontre tumultueuse de la Chine à Shanghai pendant cette insurrection offre à Malraux des types d'hommes très caractérisés. Dans la communion et la lutte contre un adversaire commun, l'homme révèle le mieux son héroïsme ou sa lâcheté. Le combat est engagé, et chacun va poursuivre la conquête de son idéal et de la dignité d'homme. Nous pourrions suivre Malraux à la recherche du sens de la vie, et de la voie qui mène à une existence valable à travers la fraternité du combat.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย